

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 23

Artikel: Ferdinand
Autor: Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223958>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



BIN D'AMON DAI NIOLE

Le professeur Piccard s'est élevé jusqu'à 16.000 m. dans la stratosphère. Les journaux.

NOT parâi, faut pas être tot fou po pouâi s'aguenautsi, montâ, montâ, et pu, d'aguelhiâdzo ein aguelhiâdzo, sè trovâ à mè de cinquanta mille pi ein amon dâi derrâi niollon. L'è cein que lâi fâ on bet : cinquanta mille pi, allâ pi !

L'è cein que liaisâi l'autra veilla su lè papâi dein mon l'hi. Ie bisquâvo quemet tot de peinsâ que lâi a dâi dzein que pouant vère tant de payî adan que lâi ein a tant d'autro que n'ant jamé rein vu que lâo tsemênâ et lo tiu de lâo vatse. Tot d'on coup, vaitcè qu'on fiè à la porta dâo pâilo. Ma fenna, la Marianne, vâ vère que l'ètai et fâ eintrâ on monsu que l'avâi mer dâi bericllie (lunettes) à sè get.

— Vo mè recougnâite pas, que mè fâ.

— Na, pas pi !

— Ie su Pequâ, de pe Lutry.

— Quaisi-vo ! Lo valet âo père Pequâ ?

— Oi. L'ozî, quemet lè dzein diant.

— Eh bin ! vo z'aré pas recognu. Quemet va-te la via ?

— Tot bounameint. Dite-vâi : vo voudrâi pas venir fère on tor avoué mè ?

— Io ?

— Dein lè z'air. I'è onna machine que lâi diant onna stratosphère que va tota soletta ein amon. L'è devânt l'ottô. Veni vito !

Va que sâi de. Châotto dein mè tsausse, mè quetallo dein mon broussetout et pu via dein la stratosphère, quemet desâi lo valet âo père Pequâ.

Vo z'arâi faliu no vère montâ ein amon ! Poûro z'ami ! l'ouvra va pas pe rido ! On tè dè-puffâve cliâo kilomètre, on tè dèbliottâve cliâo z'hectomètre, on tè dèfarattâve cliâo dècamètre que, ma fâi, l'ètai epouâirâo. Lâi avâi dza grand teimps que lè derrâire niolle l'ètant via. Et mon camerardo mè desâi :

— Vouâite-vâi ein avau.

I'è adan guegnî pè on carreau et cein que i'è vu m'èin rassovindrî tota ma via.

Tot d'avau, mâ fermo d'avau, on vayâi la terra, tota parâire quemet l'ètai su cliâo z'af-fère que lâi diant lo globe terrestre, qu'on avâi quand on allâve à l'écoula. Et clia terra verive dèso no avoué onna frenezî qu'on arâi djuvâ onna boula de dju de guelhie quand vîre su lo lan. Et pu, que l'ètai allièttâie avoué dâi cordette ein grantiau et ein travè. Monsu Pequâ m'a de que cliâo cordette l'ètai dâi méridien. Mimameint que m'a montrâ l'équôteu que l'è onna corda pllie grôcha que lè z'autre. Vo dio que l'ètai oquie à vère.

Tandu ci teimps, on montâve adî. La terra vegnâi adî pllie petite, adî mè, adî mè. Quemet onna ruva de bêrot. Tant que i'è de âo collègue :

— Mâ, po redechindre, on porrâi bin man-quâ la terra ?

— Vo z'inquiéta pas, que m'a de. I'è z'on zu

ètà râi de l'abbayî. Vu prâo merî justo. I'è bouna guegnâre. Reluquâ mè vâi clia dècheinta.

Et l'è veré que la guegnâre à Monsu Pequâ l'ètai recta. Heureusement, câ, se i'avé ètà tot solet dein clia stratosphère, crâio adî que saré dècheindu dè coûtè la terra, sein la totsî.

Tot d'on coup, on arrevâ ein avau. M'ètaisâvo de saillî et coumeincîvo à senaillî la porta de la stratosphère po pouâi saillî. Voliâve pas s'âovrî et la breinnâvo tant que pouâvo. Quin segottâdzo, poûro z'ami !

Et pu... crrrâ... sè pas cein que s'è passâ, mâ i'è reçu su lo pètâiru onna motcha à vo fère vère lè z'èpèlue. Mè revîro et sède-vo cein i'è vu ?

Ma fenna, la Marianne, âo l'hi, quemet mè et que mè desâi :

— Mâ t'è fou ! Du lo teimps que te mè senaille et que te mè grule. Vâo-to pas botsî ?...

...Euh ! mon Dieu, te possibillo l'ètai on rêvo que i'avé fè !

Marc à Louis.

FERDINAND

F'EST une figure d'autrefois que je retrouve dans mon souvenir, une de ces figures qu'on n'oublie pas quand on les a connues dès l'enfance.

C'était un petit homme, un peu boîteux, un peu contrefait, dont la timidité resta longtemps proverbiale. Et cette timidité provenait surtout d'un léger bégayement dont ce pauvre Ferdinand ne put jamais se corriger.

Lorsqu'il eut seize ans, son père lui dit :

— Il n'y a pas. Maintenant, il s'agit de gagner ta vie. Ma paye de facteur ne suffit pas pour nourrir toute la maisonnée.

Alors, il se loua chez les paysans. Il fit les foins, les moissons, les regains, les vendanges. Sur tous les chemins du village, on le voyait aller à l'ouvrage, de son pas tranquille. Qu'il fasse beau temps ou qu'il y ait menace d'orage, jamais il ne se hâtait. On le reconnaissait de loin à cause de son allure glissante et cette manie qu'il avait de se soulever sur la pointe des pieds — ce qui lui avait valu le surnom de « saute-ruisseau ».

Il ne fumait pas, il ne buvait pas et ne fréquentait jamais les salles où l'on rit et où l'on danse. Sagement assis au foyer paternel, il occupait ses soirées à des travaux de vannerie. Rarement les garçons du village venaient le chercher à l'occasion d'une réjouissance. Comme membre de la Société de Jeunesse, il lui arrivait quelquefois de porter le drapeau dans les cortèges ou d'accompagner la musique dans ses déplacements. Une fois seulement, à une fête d'abbaye, il avait voulu danser une polka. Il s'élança sur le pont de danse, entraînant, après lui, une petite Bernoise en service à la ferme du Lavoir. On le vit faire quelques pas, glisser et tomber sur le plancher. Ce fut un éclat de rire général.

— Mon pauvre Ferdinand, lui dit Antoinette, la fille du syndic, une petite brune aux yeux moqueurs, tu te crois sur un étang à patiner ! Puis, comme il se relevait, tout penaud, elle ajouta, dans un éclat de rire :

— Ce pauvre chéri, allez vite le mettre au lit, chez sa maman !

Les années passèrent. Ferdinand oublia de grandir. A vingt ans, il avait à peine la taille

d'un bovaïron. Cependant, ses épaules s'élargirent et son petit corps, un peu ramassé, se trouva d'aplomb sur des jambes un peu grêles. Son grand chagrin, à cette époque, fut d'être affranchi du service militaire. Il en pleura de dépit et considéra toujours cette décision de l'autorité compétente comme la suprême humiliation de sa vie.

A titre de compensation, il obtint toutes les places que l'on peut ambitionner au village. Il devint sonneur de cloches, marguillier, taupier de commune, huissier de la commission du feu et garde-champêtre. Comme on le voit, ses journées étaient bien remplies. Le dimanche matin, il se levait de bonne heure et, le nez devant un petit miroir fixé à la fenêtre, il se rasait lentement, avec précaution. Ensuite, il allait sonner les cloches et assistait au sermon, assis près de la porte, prêt à tendre le petit sac de velours noir dans lequel tombaient les oboles des fidèles.

En automne, il devenait garde-vignes, oh ! un garde-vignes débonnaire qui ne voyait jamais les maraudeurs. Il est vrai que cela ne vaut rien, pour la santé, de courir, sur les grandes routes, à la poursuite de voleurs et des filous. Mieux vaut les laisser s'échapper à tout jamais plutôt que d'attraper une crise cardiaque pour avoir trop couru.

Chaque jour, à l'époque où le raisin mûrissait, il traversait les vignes, de son pas de « saute-ruisseau », butant contre les ceps, s'accrochant aux échelas et se tordant le pied sur une borne. Puis, la main en visière, il jetait un coup d'œil circulaire et, ne voyant personne à l'horizon, allait s'étendre au bord du lac, sous les acacias de la grève. Ah ! les bons sommeils qu'il pouvait faire ainsi, tout seul, en pleine nature, bercé par le clapotis de l'eau.

Comme garde-champêtre, Ferdinand était connu à dix lieues à la ronde. Ce n'est pas pour rien que le fameux commissaire Potterat — lequel a laissé de vivants souvenirs dans la police lausannoise — disait à ses vagabonds :

— Au lieu de vous installer sous le Grand-Pont, à deux pas du poste, allez plutôt à sept ou huit kilomètres d'ici, dans un joli village où l'on peut faire tout ce qu'on veut pendant que le syndic trait ses vaches et que le garde-champêtre fait « sa reposée » !

Et le conseil était suivi, je vous en réponds. Le brave commissaire pratiquait ainsi, sans bien s'en rendre compte, la maxime anti-évangélique qui dit : « Faites aux autres ce que vous ne voudriez pas qui vous soit fait ! »

Quant à Ferdinand, le plus beau jour de sa vie fut celui où on l'investissait des fonctions de chef-radeleur. Ce jour-là, qui était un lundi, il arbora, avec orgueil, une belle casquette de drap bleu, portant à l'avant une ancre d'or, qui lui allait à ravir. Je le vois encore, traversant les rues du village, suivi d'un cortège de gamins curieux. De temps à autre, l'un d'eux, parodiant une chanson célèbre, entonnait le refrain :

As-tu vu, la casquette, la casquette,
As-tu vu, la casquette à Ferdinand !

Ce genre de plaisanterie n'était pas du goût du nouveau chef-radeleur, aussi lui arrivait-il parfois de se retourner en criant, rouge de colère :

— Allez-vous-en, vermine !

Quand les passagers se pressaient, nombreux, sur le débarcadère, il se frayait un passage en montrant le sac où l'on jette les billets usagés — le sac de toile, insigne de son grade. — Puis, la main sur la passerelle, il attendait.

Un jour, le public, trop pressé, avait atteint la plate-forme réservée à lui seul; alors, au moment où le bateau s'était approché, il s'était écrié, en levant les bras au ciel :

— Retirez-vous, voilà « l'Helvétie ! »

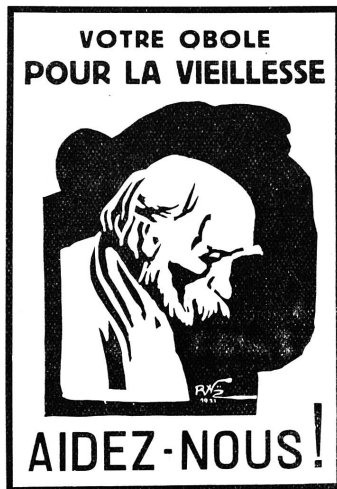
Recevoir la corde, l'enrouler, la dérouler, amarrer le bateau, lancer la chaîne, pousser la passerelle, sont choses qu'il faisait tranquillement avec sa nonchalance habituelle.

Pour bien montrer qu'il était du métier, comme on dit, il tuyoitait le timonier, juché tout là-haut devant sa roue et il lui arrivait de dire, à lui aussi, d'une voix sépulcrale : « Préparez les billets, s'il vous plaît ! »

Ayant embarqué tout son monde, il revenait seul sur la jetée, sa casquette à la hauteur des sourcils et son sac sous le bras. Dans le silence qui envahissait soudain le petit port, on n'entendait plus que le bruit de ses socques râclant la pierre. Arrivé sur le rivage, il s'enfonçait dans les acacias et disparaissait bientôt, tandis que le bateau à vapeur n'était plus qu'un gros point blanc, posé sur l'eau, à l'horizon.

Jean des Sapins.

« Pour la Vieillesse » — Un des caractères essentiels de notre temps est l'effort admirable fait en faveur de la jeunesse. On ne peut que s'en réjouir et appuyer de toutes ses forces toutes les initiatives propres à rendre forte, physiquement et moralement, la génération qui monte. Ce devoir ne nous fera pas oublier celui qui est grand aussi, de songer à ceux qui sont près du terme de la carrière, qui ont lutté et peiné avant nous et qui, maintenant sont obligés de poser les armes. Ils sont ceux qui ont frayé la



route, ils ont fait de nous ce que nous sommes. Nous nous déshonorions en ne leur apportant pas, matériellement, le tribut de reconnaissance qui leur est dû. C'est pour pouvoir le faire mieux que le Comité Vaudois « Pour la Vieillesse » adresse à notre peuple un appel pressant à la générosité. Nul doute que tous nos concitoyens y répondront en versant leur obole à la poste, ils enverront ainsi un rayon de soleil pour nos vieillards. Compte de chèques postaux II. 1823.

Henri Narbel.

EN EXCURSION

UN de nos bons membres de la Société protectrice des animaux, en excursion en Valais, suivait depuis une heure un montagnard qui conduisait un mulet. La bête n'en voulait faire qu'à sa tête et notre homme, à bout de patience, lui administrait force coups accompagnés d'un vocabulaire patois qui, heureusement, n'était pas compris de la demoiselle qui suivait ce convoi.

Pleine de sympathie et voulant intervenir pour épargner au mulet quelques coups, elle interpelle doucement le muletier, mais elle vou-

lait y mettre des formes pour s'éviter une rebuffade probable.

— Vous avez là un joli mulet, mais il me paraît bien être l'animal le plus têtu qui soit au monde !

— Oh ! que non, mademoiselle, j'ai à la maison même quelqu'un qui est pis que cela depuis que je suis marié !

Sollicitude pour les animaux. — Une vieille dame, membre d'une société protectrice des animaux, était tourmentée un jour par une puce qui persistait à vouloir se percher sur son nez. De guerre lasse, elle appela son valet de chambre :

— John, prenez la petite bête aussi délicatement que possible, et mettez-la hors de la fenêtre.

Le valet, qui connaissait le faible de sa maîtresse, prit la puce et fit ce qui lui était commandé.

— Oh ! madame, s'écria-t-il, il commence à pleuvoir. Ne faut-il pas lui donner un parapluie ?

PAS CHAUVIN.

Certain ministre de la guerre
Qui, garanti bon teint, par ailleurs n'avait guère
Le renom d'être très subtil,
Et pas plus, je crois, au civil
Qu'au militaire,
Donc ce ministre, avec quelques gens à galons,
S'en vint voir, à ce qu'on raconte,
Un haras où pour la remonte
On achetait des étalons.

On en vit de tout poil : noir, bai, brun, rouge ou pie,
Poids légers et poids lourds, anglais et perchérons :
Et, ferrés sur l'hippologie,
Tous ces messieurs de la régie

Discouraient savamment garrot et páturons,
Boulet, chanfrein, ganaeche et gourmette, éperons,
Martingale, sous-gorge... enfin tout le registre.

Ne comprenant à ce bagout
Pas un traître mot, le ministre
Tout en feignant d'y prendre goût
Se sentait assez l'air d'un coupist.

Sa dignité voulait qu'à quelque coup d'éclat
On connût à la fin qu'il était un peu là.

S'avisant que la coterie
Passait sans en prendre souci
Au large de quelque écurie :

« Ça, messieurs, cria-t-il, il faut tout voir ici !
Entrons un peu là, je vous prie. »

« Ne prenez point cet embarras,
Vous n'y verriez point votre affaire,

Objecta poliment le commis du haras
A l'ordre du grand dignitaire :
Tous des hongres, ces chevaux-ci ! »

Alors, croisant les bras et fronçant le sourcil :
« Sachez que sous mon ministère,

Reprit l'homme d'Etat, à ce simple détail
Il ne convient pas qu'on s'arrête.
Ces chevaux ont-ils du poitrail
Et du jarret ? Qu'on les achète !

Car enfin, qu'est-ce qu'il nous faut ?
De bons reproducteurs, un point, c'est tout ! La bête
Peut venir de Hongrie ou d'ailleurs, peu m'en chaut.
Diable ! pour être hongre en serait-on moins chaud ?

Colonel Le Bancael
Inspecteur des statues équestres du
1er arrondissement.

MÉDECINE DE JADIS

LE médecin Matthias Mayor (1775-1847) fut appelé, bien jeune encore, puisqu'il n'avait que 28 ans, comme chirurgien à l'Hôpital cantonal. Cette distinction lui valut une clientèle nombreuse et fidèle, composée en grande partie de dames, cela va sans dire... (mais cela va encore mieux en le disant !). L'admiration dont il était entouré, il la méritait pleinement. Ses moyens de guérison étaient nombreux et, comme on va le voir, il n'était pas embarrasé pour proposer des médicaments.

Pauline était parvenue à cet âge où l'on a déjà perdu quelques illusions, mais où l'on s'en fait encore beaucoup. Elle gardait celle du futur mariage. Mais présentement, elle se trouvait malade. Ne voulant pas consulter M. M., le médecin de son village, un peu trop... XVIIIe siècle, ni le docteur D. du village voisin, parce que trop... camarade, elle eut recours aux conseils avisés du médecin Mayor par l'intermédiaire de Madame la Ministre.

Elle souffrait, suivant l'expression du docteur, d'un mal toujours opiniâtre et désagréable plutôt que fâcheux et au sujet duquel on ne saurait

prendre trop tôt des précautions, car une fois enraciné, il devient le plus souvent un des opprobres de la médecine.

Je conseille (dit-il) à Mademoiselle P. de faire usage des moyens ci-joints. J'envoie peu de tisane suivant ses désirs... L'exercice, un régime doux sont nécessaires. Je regrette que la saison ne permette pas l'usage des bains et des jus d'herbes. (C'était le 1er février 1811). Je crois que ces deux moyens coopéreront avec les autres pour prévenir ce mal. Il serait bon que je visse Mlle P. pour bien juger de la nature et de l'étendue du mal et pour bien convenir avec elle d'un traitement facile à suivre. Je pourrais, suivant les circonstances, substituer des pilules à la tisane et du petit lait à celles-ci. Si l'eau ne paraît pas assez efficace, j'aurais une pommade plus active. Enfin, je pourrais mieux indiquer tout ce qui sera nécessaire...

Et Mademoiselle Pauline ne demandait pas mieux que de savoir « tout ce qui sera nécessaire ».

La ville de Lausanne, déjà à cette époque, exerçait son attrait irrésistible sur les âmes féminines de la province vaudoise.

Notre belle malade hésita, parce que c'est convenable, pendant quelques jours, mais bientôt elle franchit assez allègrement les quatre ou cinq lieues nécessaires pour entrer dans la cité sans pareille... Les jours, les semaines, puis les mois passèrent... on ne sait pas comment. Enfin, un samedi matin, elle eut un sursaut qui lui rappela qu'elle avait encore une famille : Je peux vous dire, ma bonne maman que je suis un peu mieux, quoique cela aille bien lentement, mais j'espère qu'avec le secours de Dieu et les soins de M. Mayor, je me rétablirai, je continue à prendre tous les matins mes jus d'herbes avec quoi je met du sel de lin, il ne sont à la vérité pas bien bon, mais je les prends avec plaisir ; je me suis déjà baignée cinq jours de suite... dimanche passé, après le thé, nous allâmes chez M. Gautier, où il y avait un bal de jeunes gens, c'était charmant (suit toute une série d'invitations). Vous voyez, ma chère maman, que je sors souvent, mais à la vérité pas toujours par goût, on me presse si fort, que je ne sais pas comment m'y refuser ; M. Mayor me presse aussi pour aller à Comédie, je n'y suis pas encore allée... Comme ce « pas encore » évoque le moment tant proche où l'on ira !

Peut-être bien que l'honorable médecin ne conduisait pas toutes ses malades « à comédie », mais celle-là était agréable et de trois ans sa cadette...

Toute à l'idée de cette nouvelle distraction, elle ajoute : Comme il fait si beau par ici, je commence à avoir trop avec mon blanchet, je veux vous prier de m'envoyer... mon corset baleiné qui est sur le lit de la chambre à l'oncle le ministre, avec ma robe d'éternelle qui est dans le buffet à la même chambre, une chemise, mon tablier de tafeta noir qui est dans un carton au fond du même buffet, la clé est dans le tiroir de la table et une paire de bas de laine blanc. (Voilà pour ceux qui s'occupent de costume vaudois !)

Et voilà comment on se soignait aux temps où naquit le roi de Rome !

S'en suit la note d'honoraires signée M. Mayor : « Reçu un louis de Mlle P. pour le traitement de son indisposition. »

Conseils, tisane, jus d'herbes, bains, pilules, petit lait, bal, sel de lin, comédie... un louis !

L'histoire ne dit pas le résultat de cette admirable cure, mais ce qu'elle révèle c'est qu'après cela, Pauline épousa un politicien, mit au monde quatre enfants et survécut vingt ans à son médecin !
Jaques Desbioles.

ERREUR N'EST PAS COMPTE

LE directeur d'un grand magasin de Lausanne n'aime pas les flâneurs dans sa maison. Un jour, il voit au service de l'emballage, un jeune homme commodément assis sur une caisse et occupé à lire un journal illustré. Le patron s'arrête devant lui et l'interpelle :